

## Grand entretien

# OTOBONG NKANGA : « JE TRAVAILLE AVEC DES ÉMOTIONS »

L'artiste belgo-nigériane a invité quatre artistes à montrer leurs œuvres aux côtés des siennes, à la galerie In Situ – fabienne leclerc, à Romainville. Elle nous a accordé cet entretien alors qu'elle était en pleins préparatifs.



Otabong Nkanga, *Lined with shivers sprouting from the rock* (détail), 2021, techniques mixtes, dans l'exposition « Of Cords Curling around Mountains », Castello di Rivoli, Turin, 2021. © Otabong Nkanga. Courtesy galerie In Situ – fabienne leclerc, Grand Paris. Photo Antonio Maniscalco

### Qu'est-ce qui vous a conduite sur le chemin de l'art ?

Je voulais faire des choses qui m'apaiseraient et me permettraient d'exprimer ce que je ressentais, mais je ne savais pas que cela me mènerait à l'art. C'est en venant à Paris, vers l'âge de 13 ans – j'étais dans une école anglaise au Nigeria, qui organisait quelques voyages –, que j'ai commencé à le comprendre. Les sculptures d'Auguste Rodin, les dessins de Théodore Géricault et de Pieter de Hooch, les peintures de Gustave Caillebotte et de Caravage m'ont beaucoup touchée. Mais, dans ces musées, il n'y avait aucune référence à l'art africain. De retour au Nigeria, je me suis demandé si l'art était vraiment la meilleure solution, et j'ai pensé que l'architecture serait peut-être plus simple à pratiquer. Mais ma mère m'a dit que je pourrais faire de l'architecture en faisant de l'art. J'en ai pleinement pris conscience autour de 15 ans.

### Y avait-il beaucoup d'art dans votre famille ?

On ne parlait pas d'art, mais de faire des choses. Ma mère faisait du batik pour gagner de l'argent. À la maison, nous avions les grands classiques : Emmanuel Kant, *Don Quichotte*, Friedrich Hegel... Il s'agissait de

comprendre le monde, l'économie, l'art... On appelait ça vivre.

### Qu'avez-vous appris de vos premières années de formation au Nigeria, à l'université Obafemi Awolowo ?

J'y ai passé deux ans avant d'arriver à Paris. Nous apprenions à travailler la couleur et la lumière. Puis à dessiner, en marchant dans la rue par exemple, et à modeler la terre. On nous enseignait aussi la culture des Yorubas : à la fois l'histoire africaine et les techniques classiques occidentales.

### Vous avez été invitée à prendre part au programme « Expanding Academy » au sein de la Royal Academy of Fine Arts d'Anvers. La transmission est-elle importante pour nourrir votre pratique ?

Ce programme que nous développons est une manière d'aller au-delà des méthodes classiques. Cela prendra un ou deux ans de créer une académie dans l'académie. En tant qu'artiste, on transmet en permanence. Beaucoup de mes travaux sont des collaborations. Et j'ai donné pas mal de cours : aux Beaux-Arts de Paris pour remplacer Jean-Luc Vilmouth, à la Städelschule, à Francfort, et à la Gerrit Rietveld Academie, à Amsterdam. Cet enseignement dépasse la transmis-

### Otabong Nkanga, *Post I and Post II*, 2019, techniques mixtes.

© Otabong Nkanga. Courtesy galerie In Situ – fabienne leclerc, Grand Paris. Photo Jean-Christophe Lett

sit à Bruxelles, où elle a créé une fondation. Nous nous connaissons depuis longtemps – et nous nous sommes même rendu compte que nos familles se connaissent ! J'ai déjà exposé à plusieurs reprises avec Bill Kouélany. Elle habite au Congo et a ouvert un centre d'art à Brazzaville, les Ateliers Sahm, qui permet à de jeunes artistes d'explorer les champs de la création et de faire de l'art. Quant à Oroma Elewa, je l'ai rencontrée cette année, et nous avons des discussions très intenses. Sa manière d'envisager la féminité africaine est très particulière, en lien avec l'économie, la sexualité et l'identité.

**« Je ne veux pas dire des artistes que j'ai invitées que ce sont des femmes fortes, car la force ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse, c'est qu'avec les moyens dont elles disposent, elles parviennent à créer des liens qui sortent des cadres. »**

### Qu'entendez-vous par là ?

C'est une compréhension qu'elle a de la nourriture, de l'architecture du continent africain, des relations entre les hommes et les femmes... c'est très difficile à expliquer. Les féministes blanches des années 1960, y compris les Américaines, n'ont pas inclus les femmes noires dans leur lutte pour l'égalité. On prend conscience du fait que dans différents espaces, on mène différents types de luttes, selon l'histoire et les dangers auxquels il

faut faire face. Un lieu où l'on est en sécurité et où l'on peut se choisir un genre librement n'est pas comparable à un lieu où il est nécessaire de se battre pour la nourriture et l'électricité, ou parce que votre mari a été mis en prison. Dans la société africaine, l'impact de la colonisation, des migrations ou de la pollution affecte la manière dont, en tant que femme, on se débrouille à survivre et à préserver son environnement.

### Parmi les cinq artistes qui exposent, quatre d'entre vous ont créé une fondation pour soutenir de jeunes créateurs. Et cela semble intimement lié à vos pratiques artistiques.

En effet, depuis les géographies d'où nous venons, nous ne nous tenons pas seuls. Nous nous voyons avec, parmi les autres. Et quand on a du succès, cela vient toujours d'un environnement qui nous entoure, qu'il soit plein d'amour ou de haine. Nous avons besoin de structures qui nous permettent de garder près de nous ceux auxquels nous voulons être liés, pour les aimer, les aider, ces gens à qui nous souhaitons donner. Créer une structure hors du monde de l'art rend possibles des connexions, des partages, et cela produit une famille d'individus que vous aidez et qui vous soutiennent véritablement. On oublie que c'est une façon de grandir. Quand on fait quelque chose de bon pour quelqu'un, il vous bénit – c'est un signe qui surpasse les relations habituelles entre les êtres. Il ne s'agit pas d'un soutien financier, cela va bien au-delà. Vous parlez de transmission, je parle d'échange. Je ne veux pas dire des artistes que j'ai invitées que ce sont des femmes fortes, car la force ne m'intéresse



# Grand entretien

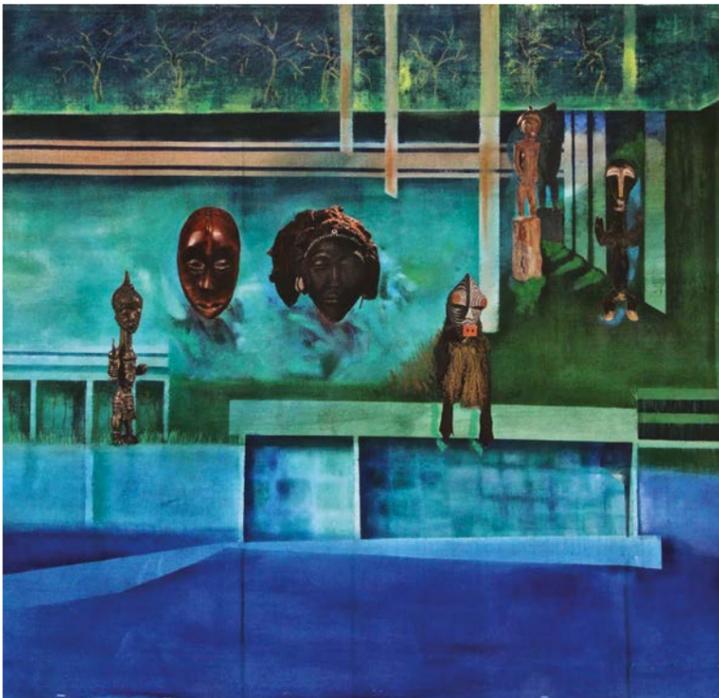


Bill Kouélany, *Souffle*, 2021, 430 briques gravées à la main.  
© Bill Kouélany. Photo Baudouin Mouanda/  
Vent des forêts

pas. Ce qui m'intéresse, c'est qu'avec les moyens dont elles disposent, elles parviennent à créer des liens qui sortent des cadres.

## Où en est aujourd'hui Carved to Flow, la Fondation que vous avez créée à l'occasion de votre intervention à la documenta de Cassel en 2017?

Elle se porte très bien... mais cela, je ne le partage pas ! Je mets très peu de choses en ligne. Maya Tounta et moi avons ouvert un espace d'exposition à Athènes. Et, au Nigeria, dans l'État d'Akwá Ibom, dont je suis originaire, nous avons acheté un terrain de 4 000 m<sup>2</sup>, que nous avons entrepris de cultiver. Nous voulons y créer une économie en faisant pousser de la nourriture organique qui pourra être vendue dans le village à bon marché – habituellement, les légumes et les fruits sont importés du nord du pays, ce qui augmente naturellement leur prix. Au Nigeria, il y a beaucoup de pesticides, de graines hybrides qui viennent du monde entier. Trouver des graines naturelles est très difficile. Nous cherchons aussi des façons de régénérer le sol, mais nous n'en sommes qu'à la phase de test...



Adeola Olagunju, *Iyáb*, 2021, installation vidéo couleur sur 3 écrans.  
© Adeola Olagunju. Photo D.R.

de la poésie, car il s'agit d'observer des émotions et des sensations : par exemple, ce que j'évoquais sur le fait de s'asseoir après une longue marche sur un rocher, qui semble dur et se révèle d'une certaine douceur. Quand j'écris un poème, je ne me demande pas si c'est proche de l'émotion que je ressens et de l'expérience que j'ai éprouvée. Les poèmes présentés sur les murs du Castello di Rivoli traduisent mon processus de pensée. C'est un peu comme le dessin, comme du morse – « *morse, loss, boss...* ». Cela marche également en français : « *âge, sage, étage...* ». J'aurais pu créer une pierre en marbre, mais je voulais quelque chose de doux, donc j'ai fait une tapisserie qui a l'air d'une pierre. C'est cela aussi la poésie.

## Vos dessins sont-ils également des écritures, ou des architectures ?

Quand on a beaucoup d'amour à donner, on a de nombreux amants, qui ont des caractères différents, et on n'arrive pas à choisir ! L'architecture venait pour moi juste après l'art, comme une structure de support. Je collabore souvent avec des architectes et des ingénieurs. Je m'intéresse beaucoup à la façon dont les choses fonctionnent, d'un point de vue économique, psychologique... Et le dessin, comme l'architecture, permet d'éclairer ce fonctionnement. Avec le dessin, on peut tout faire. C'est cette combinaison de différents mondes qui m'intéresse.

Au fait, je n'ai pas encore de titre pour l'exposition, je les trouve en général longtemps après la date à laquelle la galerie les demande !

... J'allais vous poser la question !

PROPOS RECUEILLIS PAR ANAËL PIGEAT

« *Togethering* », 9 janvier-12 février 2022, In Situ – fabienne leclerc, 43, rue de la Commune-de-Paris, 93230 Romainville, insituparis.fr

## Comment avez-vous conçu l'architecture de l'exposition à la galerie In Situ – fabienne leclerc ?

Ce n'est pas encore fait, car j'attends d'avoir vu toutes les œuvres. J'ai visité le lieu et je vais travailler avec mes amies artistes de façon organique, pour que chaque œuvre trouve sa place. S'il y en a une qui ne va pas avec les autres, on la mettra de côté et on trouvera des solutions.

## Que montrent-elles ?

Bill Kouélany expose des photographies, notamment certaines dans lesquelles elle a cousu des morceaux de papier qui dessinent des corps en fragments, ou réparés. Elle réalise aussi une sculpture en briques sur place. Adeola Olagunju a choisi une œuvre qui s'intitule *Transmutations* et un nouveau film diffusé sur trois écrans, qui parle de renaissance, du ciel à la terre en passant par l'eau et la chaleur qui brûle – une façon de retrouver la vie. C'est difficile à expliquer ! Oroma Elewa montre des photographies accompagnées de textes courts et précis. Elle incarne elle-même ses personnages en portant des costumes : une femme qui cherche un amant, qui vit à la ville, qui sait ce qu'elle veut, ce qu'elle pense, et où elle veut aller. Obi Okigbo montre six de ses peintures, certaines anciennes, d'autres plus récentes, qui mettent en scène l'architecture tropicale et la sculpture africaine. Les couleurs sont très

vives, dans des tons de jaunes. On a l'impression que c'est de l'aquarelle, alors qu'il s'agit de peinture à l'huile.

## Le corps semble très présent dans vos recherches à toutes.

Ce n'est pas une recherche... Non, vraiment, je travaille avec des émotions, avec le cœur et pas avec le cerveau. Je regarde les œuvres et la façon dont elles se lient les unes aux autres. Je parle beaucoup avec les autres artistes de l'exposition, il y a de l'amour, des sentiments, des connexions... et j'accepte tout ce qu'elles veulent montrer. C'est un enchevêtrement d'émotions et de situations.

« J'aurais pu créer une pierre en marbre, mais je voulais quelque chose de doux, donc j'ai fait une tapisserie qui a l'air d'une pierre. C'est cela aussi la poésie. »

## Quelles sont les œuvres que vous pensez vous-même exposer ?

J'y travaille encore ! Je présenterai deux carrousels photographiques que j'ai déjà exposés à la Tate St Ives et au Middlesbrough Institute of Modern Art. Chacun contient vingt-quatre images, imprimées sur des plaques en métal que les visiteurs peuvent tourner. Ces images montrent différents paysages du monde entier – ce sont des sites marqués de traumatismes, jonchés de nombreux débris... Elles témoignent de ma façon de regarder et de penser à travers les lieux et les espaces. Les deux supports sont à ma taille, ce qui permet au visiteur d'être en relation directe avec l'œuvre, par son corps et ses mains.

J'exposerai aussi des fragments de tapisserie plus abstraits sur lesquels je travaille actuellement, et quatre ou cinq dessins. Enfin, je réalise une œuvre nouvelle, un tapis, comme ceux que j'ai faits pour l'exposition au Castello di Rivoli [à Turin]. Ils sont tissés à la main et incluent des objets en verre de Murano. L'idée est que les gens puissent s'allonger dessus et s'y ressourcer.

Obi Okigbo, *The Shrine*, s.d., huile sur toile, poudre de pigments, collage.

© Obi Okigbo

## Quelle en a été la genèse ?

J'ai zoomé dans des photographies de pierres jusqu'à obtenir un paysage, que j'ai ensuite réalisé en tapisserie. Me sont venus à l'esprit les mots « *soft bed, soft stone* », et j'ai songé à l'idée que, lorsque l'on marche et que l'on trouve une grande pierre, on ne l'imagine pas comme quelque chose de dur, mais comme un lieu de repos. Le corps est donc présent, mais plutôt par sa position dans l'espace.

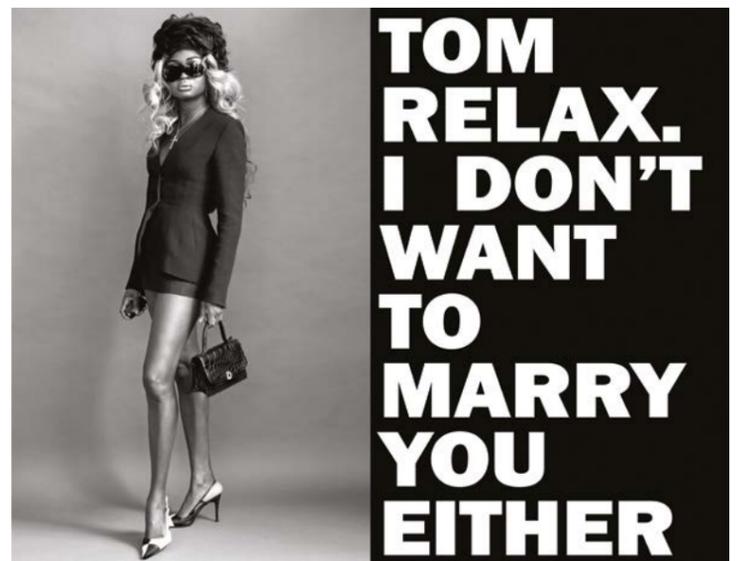
## Avez-vous de nouveau travaillé au Textiel Museum, à Tilbourg ?

Oui, j'y travaille depuis 2011 avec Stef Miero, nous nous connaissons très bien. Créer ces tapisseries nécessite un important travail préparatoire. Le procédé est très lent, cela prend souvent plus d'un an, de la création du dessin au tissage final. Avec Stef, je choisis les couleurs et les fils, et il traduit et programme mes dessins pour que la machine les tisse. Nous effectuons de nombreux tests de mélanges de couleurs. Je change et j'ajuste en permanence les fils, serrés ici, détendus là, selon ce que j'ai décidé.

## Les mots sont importants pour vous. Quel rôle joue l'écriture dans votre travail ?

D'abord, je n'aime pas écrire ! Je parle beaucoup de mon travail, parce que je mange art, je pense art, je dors art... En fait, j'adore écrire

Oroma Elewa, *Tom Relax*, série *Area Babes and Ashawo Superstars*, 2021, C-Print. © Oroma Elewa. Courtesy galerie In Situ – fabienne leclerc, Paris



# THE ART NEWSPAPER

TAN FRANCE SAS, GROUPE THE ART NEWSPAPER. MENSUEL. NUMÉRO 37. JANVIER 2022

FRANCE : 7,9 € - DOM : 8,9 € - BEL/LUX : 8,9 € - CH 13,50 FS - CAN : 13,99 \$CA  
PORT. CONT/ESP/IT : 8,9 € - N. CAL/S : 1150 CFP - POL./S : 1250 CFP - MAR : 92 MAD



## OTOBONG NKANGA

L'artiste belgo-nigériane a invité quatre artistes à montrer leurs œuvres aux côtés des siennes, à la galerie In Situ – Fabienne Leclerc, à Romainville

**GRAND ENTRETIEN**  
PAGES 16-17



## ANDRÉ MAGNIN

Retour sur le parcours du fondateur de la galerie parisienne MAGNIN-A, fin connaisseur de l'art moderne et contemporain africain

**GRAND TMOIN**  
PAGES 28-29



## MAYLIS DE KERANGAL

L'écrivaine dévoile, dans un livre et une exposition, sa plongée dans les coulisses du musée d'Orsay, à Paris

**HORS PISTES**  
PAGE 33



## EN SUISSE, ARTGENÈVE FÊTE DIX ANS DE SUCCÈS

Du 27 au 30 janvier 2022, artgenève revient après une année blanche en 2021, en raison de la crise sanitaire. Si la situation reste compliquée et les voyages difficiles dans certains pays, le Salon d'art contemporain helvétique peut compter sur une clientèle locale et régionale solide, un foyer de richesse endogène. Son format est aussi un atout. Loin des mégarassembles, elle rassure. Près de 80 exposants y participent, dont de nombreux français, tels Chantal Crousel, kamel mennour, Perrotin, Le Minotaure, Nathalie Obadia, Almine Rech, Lelong & Co., Applicat-Prazan, Georges-Philippe & Nathalie Vallois ou Zlotowski... Un signe que, en dix ans, l'événement fondé et dirigé par Thomas Hug est devenu un rendez-vous incontournable du début de l'année. «Glocale», la Foire a su trouver un équilibre entre acteurs locaux et internationaux, mais aussi composer un plateau étoffé, structuré par plusieurs focus. Une recette suisse qui marche.

**Lire pages 34-35**

## SEATTLE ACCUEILLE LE PREMIER MUSÉE DÉDIÉ AUX NFT

La ville américaine, où sont installés les sièges sociaux de Microsoft et Amazon, inaugure une nouvelle institution exclusivement consacrée aux créations NFT (jetons non fongibles) et à l'art numérique.

**SEATTLE.** Un art sans existence physique peut-il néanmoins être exposé dans un musée? Apparemment, oui. Le Seattle NFT Museum (SNFTM), qui ouvre ses portes le 14 janvier 2022, se présente comme le premier du genre n'exposant que des créations issues de la technologie blockchain. «L'art numérique repousse les frontières de l'espace physique sans les limites des supports et des matériaux», affirment Jennifer Wong et Peter Hamilton, ses cofondateurs. Ce musée 3.0, installé dans le quartier de Belltown, se positionne comme une institution pionnière – avec l'ambition d'incarner ce qui pourrait être une nouvelle ère révolutionnaire dans l'histoire

de l'art. Wong et Hamilton espèrent que leur centre d'art, fondé en partie grâce à un partenariat avec Samsung qui a fourni plus de trente écrans conçus sur mesure, fera de Seattle «une plaque tournante de l'innovation en matière de blockchain» et un espace pour servir la communauté NFT qui, jusqu'à présent, a été traitée avec suspicion par le monde de l'art traditionnel.

Il sera intéressant de voir comment cette communauté réagira. Les NFT sont générationnels : ils sont en effet la technologie et la chasse gardée d'une génération qui a grandi avec les jeux vidéo ainsi que la culture Internet, et qui ne fait plus guère de distinction entre

le réel et le virtuel. Posséder une peinture dans un cadre accroché à un mur ou des pixels sur le Net, quelle est la différence? Le nouveau musée propose les deux. À bien des égards, il sera le reflet d'une forme d'institution établie. Une attention toute particulière sera apportée à la présentation des œuvres, avec des expositions soigneusement encadrées, un programme défini et des saisons distinctes. Il inclura par ailleurs la communauté de Seattle au sens large, en mettant l'accent sur les artistes locaux. Les œuvres seront visibles grâce à des codes QR qui permettront aux visiteurs l'accès à «divers portails en ligne pendant leur présence au musée, ce qui

offrira la possibilité aux artistes d'ajouter des outils pour interagir avec l'œuvre». Chaque installation sera liée aux métadonnées du NFT et au contenu relatif à l'histoire de l'artiste.

Les fondateurs du musée ont peu d'expérience dans le monde de l'art traditionnel, mais sont issus de l'univers des nouvelles technologies. Jennifer Wong est responsable du développement durable chez Convoy, une start-up spécialisée dans le fret numérique, tandis que Peter Hamilton est un investisseur qui a fondé TUNE, une société de marketing mobile. «Nous ne sommes pas des experts en art, concède Jennifer Wong.

Nous sommes ici pour apprendre. C'est pourquoi nous comptons sur le retour d'information et le soutien des passionnés de NFT pour faire évoluer notre concept.» Hamilton et Wong ont établi un partenariat avec Aaron Bird, collectionneur de NFT, qui prètera au musée quelques-unes de ses œuvres. Seront exposées des créations de la série *CryptoPunks* de Larva Labs, dont certaines ont été échangées pour plus de 10 millions de dollars (près de 9 millions d'euros). Bird prètera également des œuvres d'art génératif de Tyler Hobbs et d'Erick Calderon – plus connu sous le nom de Snowfro.

**TOM SEYMOUR**  
[seattlenftmuseum.com](http://seattlenftmuseum.com)